

BARBARA WALKIEWICZ
Université Adam Mickiewicz

COMMENT TRADUIRE LE COMIQUE VERBAL

Abstract. Walkiewicz Barbara, *Comment traduire le comique verbal* [How to translate verbal comicality], Studia Romanica Posnaniensia, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXVII: 2001, pp. 173-185. ISBN 83-232-1039-X, ISSN 0137-2475.

In this article the author presents a selection of results of studies of verbal comicality in Rabelais and as it is translated by T. Boy-Żeleński. The results were obtained through the use of the method of comparison of laughter-creating mechanisms of comic sequences in LD and LA, based on the theory of connotations as developed by C. Kerbrat-Orecchioni.

De tous temps, le comique verbal frappe ceux qui se donnent la peine de réfléchir un peu sur les mécanismes responsables de son apparition. Nous en trouvant intriguée et confrontée à l'absence d'une définition du comique probante et aux divergences opposant les théoriciens sur ce point, nous avons entrepris une étude approfondie du comique verbal chez Rabelais ainsi que de sa traduction en polonais effectuée par T. Boy-Żeleński. Pourquoi Rabelais? Parce que nous avons succombé à la richesse indescriptible du comique imprégnant les Cinq Livres de son épopée ainsi qu'à l'existence d'une traduction exemplaire de ce qui porte depuis toujours le label d'intraduisibilité.

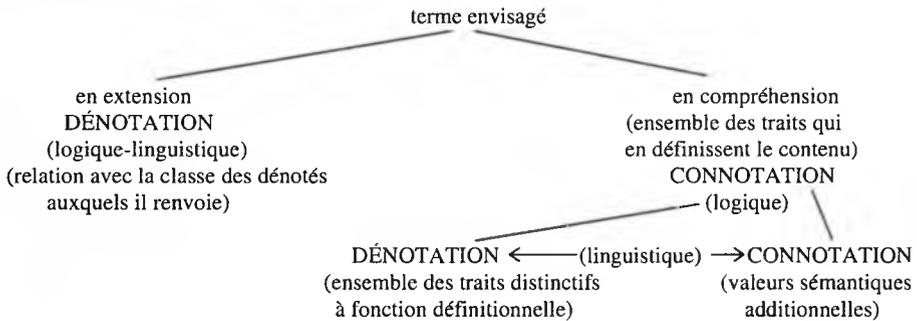
Nos recherches nous ont amenée à constater que le mérite de générer du comique verbal revient de plein droit à la connotation et aux stratagèmes qu'elle prépare à notre insu. Le propre du comique verbal est son indépendance de la réalité extralinguistique, ce qui le distingue du comique général (situationnel ou autre). Il se fonde essentiellement sur la faculté du matériel langagier d'évoquer la réalité et sur la possibilité de jouer avec en exploitant les effets de sens inouïs. L'apparition de ceux-ci est imputable au fait que chaque unité verbale est dotée d'une mémoire d'emplois antérieurs qui la chargent connotativement. Ainsi, le comique verbal consiste-il à manipuler les associations rattachées aux mots et déclenchées par eux afin de créer une bidimensionnalité sémantique – «espace vital» du comique verbal. Responsables en sont, nous tenons à le répéter, les connotations qui assument la fonction d'embrayeurs ménageant le passage d'un plan sémémique à l'autre.

(Précisons tout de suite que le comique verbal n'est pas le seul apanage de la connotation). C'est la raison pour laquelle nos analyses ont été opérées sous l'angle des connotations.

D'un abord extrêmement difficile, passant trop souvent pour incontournable et «à prendre avec des gants», ce phénomène linguistique a fait l'objet de nombreuses théories autant imprécises les unes que les autres. Dans cette multitude définitionnelle, seule la théorie élaborée par C. Kerbrat-Orecchioni nous a paru suffisamment rigoureuse et cohérente pour servir de soubassement théorique dans nos recherches.

Etant donné la complexité du phénomène en question, nous croyons indispensable d'alléguer quelques définitions de base.

Limitée par le cadre du présent article que nous sommes et pourtant insistant, par souci de clarté et de lisibilité des lignes qui suivent, sur une approche relativement exhaustive de ce phénomène, nous profitons du schéma élaboré par C. Kerbrat-Orecchioni qui semble récapituler les acquis logiques et linguistiques concernant l'opposition connotation / dénotation de façon suffisamment claire et intelligible (1979: 613):



Pour plus de précisions, on dira, après l'auteur du schéma, qu'«on parle de connotation lorsqu'on constate l'apparition de valeurs sémantiques ayant un statut spécial

– parce que leur nature même est spécifique: les informations qu'elles fournissent portent sur autre chose que le référent du discours, et/ou

– parce que leur modalité d'affirmation est spécifique: véhiculées par un matériel signifiant beaucoup plus diversifié que celui dont relève la dénotation, ces valeurs sont suggérées plus que véritablement assertées, et secondaires par rapport aux contenus dénotatifs auxquelles elles sont subordonnées» (1979: 614).

Kerbrat-Orecchioni explique ce «et/ou» par l'existence des trois types de faits connotatifs:

– Sa de même nature que les signifiants de dénotation, Sé de nature différente (non dénotative);

– Sa de nature spécifique, Sé de même nature (mais de statut différent) que les signifiés de dénotation;

– Sa et Sé de nature spécifique (1979: 615).

Des lignes qui précèdent découle la nécessité de considérer les faits de connotation sur deux plans:

a) celui du connotant ou signifiant de connotation (étant le support du fait de connotation); il est lieu d'énumérer ici:

– connotateurs exploitant le matériel phonique et/ou graphique dont phonostylèmes ou connotateurs fondés sur une configuration syntagmatique de traits phoniques;

– connotateurs étant des unités lexicales;

– connotateurs constitués de phénomènes prosodiques;

– connotateurs créés par des constructions syntaxiques (harmonisme, rime, paronomase, anagramme, contrepet, paragramme)

b) celui du connoté ou signifié de connotation (constituant son contenu); celui-ci peut relever de:

– connotations stylistiques;

– connotations énonciatives (axiologiques et/ou énonciatives);

– connotations associatives *in praesentia* et *in absentia* (métaphore, syllepse, paronomase, polysémie, etc.) – c'est le type de la plus grande rentabilité au niveau des mécanismes comigènes.

Reste encore à voir de quelle façon la connotation contribue à l'apparition du comique: la notion d'isotopie qui est, elle, inextricablement liée à l'existence, au fonctionnement et à l'interprétation aussi bien de la connotation que de la dénotation, nous paraît nécessaire à rappeler. Pour les besoins du présent article, nous adoptons la définition proposée par M. Arrivé (1976: 92) «L'isotopie est constituée par la redondance d'unités linguistiques, manifestes ou non, du plan de l'expression ou du plan du contenu». Etant donné que les unités de l'expression et celles du contenu ne sont pas conformes, il n'y a pas d'isomorphisme entre le niveau de l'expression et celui du contenu. M. Arrivé prend ce fait pour la motivation de son postulat «qui est celui de l'absence d'isomorphisme entre plan de dénotation et plan de connotation» (1976: 98). Les études effectuées par Kerbrat-Orecchioni semblent confirmer cette thèse impliquant que les isotopies connotatives sont syntagmatiquement articulées (1979: 857). C'est dire qu'il y a des syntagmes, des discours voire des récits connotés. Un autre postulat de M. Arrivé prône «l'interrelation entre les différentes isotopies d'un texte» (1976). Notons qu'une isotopie connotative sémantique (véhiculant un message codé) possède une isotopie stylistique (Greimas la considère comme la seule existant au niveau de la connotation, 1972) et/ou axiologique. L'interrelation entre ces trois isotopies connotatives est d'une très grande importance pour le traducteur qui doit tenir

compte du fait que la restitution d'une isotopie connotative est indispensable pour que les autres fonctionnent conformément à l'intention de l'auteur.

Traduire le comique verbal c'est désidiomatiser la langue aux deux niveaux de son existence:

– celui de la parole: chaque séquence comportant un élément comique en relève; souvent une parole antérieure qui, de par la fréquence d'apparitions, s'est empreinte dans la conscience linguistique d'un ensemble de gens, subit quelque modification comigène;

– celui de la langue: la verve populaire ne saurait se priver du plaisir d'exploiter de tels phénomènes générateurs d'équivoque que l'homonymie, la polysémie ou la paronomase. Dans ces cas-ci la traduction ne se présente pas comme un message (parole), visant l'identité du contenu, quitte à la dissemblance de la forme, mais elle doit tenir compte du contenu et de la forme à égal.

Le comique verbal est un acte illocutoire par excellence, aussi le traducteur est-il censé tenir compte des effets qu'il produit. Là où ces effets s'avèrent vraiment intraduisibles, il est préconisé de trouver une équivalence connotative (Koller (1979), cité par T. Tomaszkiwicz (1996: 170) et esthétique, c'est-à-dire choisir en LA un autre moyen comigène produisant le même effet que la séquence comique qu'il remplace, tout en connotant les mêmes informations stylistiques (le même niveau de langue, la même époque, etc.) qu'elle, pour aboutir à la conservation de l'équivalence fonctionnelle de l'oeuvre dont elle fait partie.

Puisse ce prélude théorique nous être utile dans la suite que nous pensons entièrement consacrer à la présentation des échantillons les plus spectaculaires et les plus révélateurs de notre thèse.

Les limites dimensionnelles du présent article nous ont contrainte à ne présenter que trois de plusieurs types de comique exploités par Rabelais, que nous avons répertoriés en nous suggérant du classement opéré par D. Buttler (1974), à savoir:

1) le comique exploitant le fonds linguistique déjà existant sans recourir à une modification formelle quelconque;

2) le comique procédant d'une modification formelle;

3) le comique obtenu en voie de désidiomatization d'unités phraséologiques.

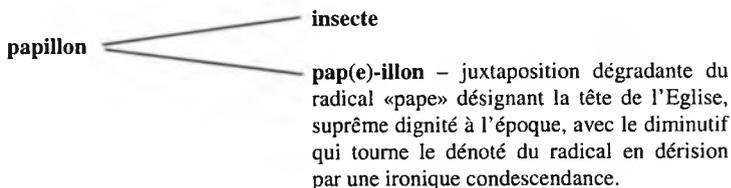
1. Une des possibilités de détourner l'attention du lecteur par une manipulation adroite de ce que la langue met à notre disposition, se fonde sur l'homonymie où nous trouvons le procédé d'un fort rendement dans les écrits populaires et les textes à fonction ludique, à savoir le calembour. Le temps est venu de regarder de plus près le calembour sensiblement tendancieux que l'on peut trouver dans le livre de Gargantua, où le père de Gargantua s'adresse au jeune géant:

«O petit mignon, tu nous a baillé foïn en corne, je te voirray quelque jour pape» (p. 37).

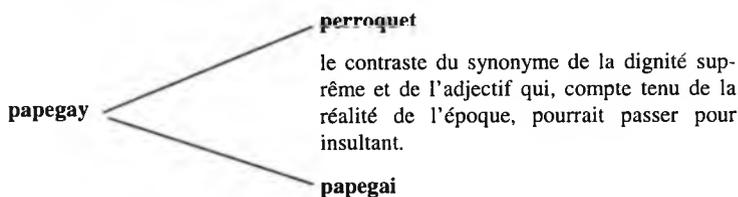
Et Gargantua réplique:

«Je l'entendz ainsi; lors vous serez papillon et ce gentil papegay sera un papelard».

Cette brève réponse équivalant à peu près à «à la Saint-Glinglin» contemporain contient trois termes à deux strates sémantiques:



Pareil comportement caractérise le mot «papegay» qui fait alterner les deux sémèmes, non sans qu'ils se contaminent l'un l'autre:



Ces deux noms d'animaux (porteurs tous les deux du sème (animalité), que Rabelais associait volontiers au clergé), lus comme désignant le pape, déprécient celui-ci par la rupture classématique. Enfin, le mot «papelard» est non moins bivalent sémantiquement. Forgé probablement par analogie avec «pappalardo» italien (bigot, hypocrite) (H. Lewicka, 1954: 35) ce terme est doublement empreint connotativement:

– d'abord, en tant qu'emprunt connotatif (L. Guilbert, 1975: 91) à l'italien – la langue du pays avec le Saint Siègre au coeur (par quoi la satire s'aiguise);

– puis, il inclut deux termes (très en vogue à l'époque): «pape» et «lard» dont le mariage sémantique fait allusion à l'hypocrisie et à la gourmandise du clergé, même le plus haut, susceptible de succomber à la tentation une fois caché au regard publique.

Ce calembour in absentia instaure une hiérarchie entre les sémèmes littéraux des termes «papillon» et «papegay», les sémèmes dont l'émergence et la découverte même sont catalysées par la présence de «pape» qui rayonne sur l'environnement linguistique.

Passons maintenant à l'analyse des moyens auxquels Boy-Żeleński a pris recours pour restituer, autant que possible (et là où c'était possible) l'effet plaisant en polonais. Traduire ce type d'effets ludiques est d'autant plus épineux que les compétences dont dispose le traducteur, quelques bonnes et complètes qu'elles soient, ne suffisent pas là, où il ne s'agit plus de traduire un message (comprendons: sa teneur en sens) par son équivalent en LA, où la forme génératrice de rire compte à égal avec le contenu. Il est lieu donc de parler ici d'une désidiomatization plus

forte encore que dans le cas de la traduction des unités phraséologiques dans la mesure où celles-ci, étant des formules de la sagesse populaire comparable dans la culture européenne (Wojtasiewicz, 1957: 91), trouvent, dans la plupart des cas, leurs équivalents en LA. En revanche, le comique verbal découlant d'une paronomase ou d'une homonymie jongle avec les sens des termes se ressemblant à s'y méprendre, sans que cette similitude formelle soit motivée sémantiquement. En effet, c'est n'est plus la parole, mais surtout la langue même avec ses spécificités structurales et sémantiques qui jette l'obstacle aux pieds du traducteur. Comme nous aurons l'occasion de l'observer, l'alternative des expédients auxquels peuvent recourir les traducteurs dans des situations pareilles, n'offre que l'élimination totale d'une séquence comique ou une surtraduction c'est-à-dire une explication trahissante de l'intention et du style de l'auteur.

Heureusement, la ravissante invention de Boy-Żeleński qui a su pénétrer les fonds et tréfonds du polonais pour, enfin, trouver les moyens linguistiques à effet comigène comparable, lui a permis de récupérer pleinement le comique de notre calembour qui, nettement tendancieux, véhicule une connotation idéologique, outre, bien sûr, celle stylistique.

Aussi l'omission de celui-ci ne passerait-elle pas impunément:

«O, mały hultaju, przywiodłeś nas na hak co się zowie! Jeszcze kiedy ujrzę cię papieżem.

– Śpieszcie się, panie, bo d..a wam ustanie, trzymajcie plecy, bo d..a leci – rzekł malec» (1973, vol. I, p. 40).

Le non-isomorphisme des LD et LA exclut la possibilité de traduire cette séquence fort plaisante. Pour pailler l'inconvenient, Boy-Żeleński lui substitue une boutade scatologique, par quoi il obtient un gain d'effets sur le lecteur lui contemporain: si la satire du clergé et du pape même était populaire auprès du peuple de l'époque à égal avec le domaine scatologique, aujourd'hui la première, vu le contexte extralinguistique diamétralement changé, n'a plus de prise sur le lecteur; par contre, le bas corporel (et tout ce qui le concerne) dont se fascinait, d'après Bakhtine (1970), le peuple médiéval et qui fournissait une source intarissable d'anecdotes, de jurons et d'autres jeux verbaux, n'a pas beaucoup perdu de son intérêt, toujours étant à même de faire rire. Cette substitution se justifie, de plus, par le fait que, comme nous l'avons déjà dit, la connotation idéologique de l'oeuvre aussi éloignée dans le temps que celle qui fait l'objet de nos analyses, prend l'allure plutôt d'une connotation stylistique. Or, la satire ecclésiastique et la boutade scatologique sont également révélatrices de la langue populaire de l'époque. Le transfert du comique s'est donc opéré en vertu d'une équivalence connotative ce qui a permis d'obtenir une équivalence fonctionnelle de la partie de l'oeuvre dont le fragment analysé fait partie.

2. Les lignes qui suivront seront consacrées essentiellement à la contrepètrerie que nous avons choisie comme représentative de changements graphiques incitant à rire. En vue d'une analyse du phénomène, servons-nous de l'exemple suivant:

«Il (Jupiter) a esté le plus fort ruffien et plus infame Cor..., je diz Bordelier qui oncques feut» (II, ch. XII, p. 336).

Forgé en guise d'un lapsus linguae par paronomase, ce contrepet suggère ce qui n'a pas été prononcé, à savoir la terminaison «-déliér» qui change radicalement le sens de «Cor» [lui-même étant porteur du sème (oblongité) – support d'une cristallisation connotative phallique] en «cordéliér» c'est-à-dire franciscain. Celui-ci, juxtaposé à «bordéliér» ainsi qu'à «ruffien» (sans compter la paronomase – source du lapsus en question), subit une contamination sémantique, par quoi il revêt la forme d'une allusion à l'inobservation de la règle de la chasteté par les représentants des Frères Mineurs. Il est fréquent, dans le cas de contrepet, que le sens latent devance, dans le décodage, celui qui est patent, sans quitter le niveau de la connotation pour autant. Et ce statut d'implicite ménage à l'auteur la possibilité de ne pas souscrire officiellement à ce qu'il a pensé réellement et à ce qu'il a fait penser.

Dans la traduction, la contrepètererie présente un problème comparable à celui que créent les proverbes modifiés. Toute unité linguistique est dotée «des connotations sémantiques, qui sont indissolublement liées aux valeurs dénotatives lors de la structuration ontogénétique du code linguistique» (C. Kerbrat-Orecchioni, 1979: 827). Rien donc d'étonnant que la configuration «d'un ensemble de mots spécialement choisis» (Petit Robert, 1994), de façon à ce qu'une permutation des graphèmes en change le sens, est pratiquement impossible à obtenir en LA. Et, pourtant, le traducteur est censé tenir compte du rôle qu'une telle séquence assume dans le texte, observer si elle relève de ce que Ladmiral a qualifié de connotations sémiotiques, (ce qui ne saurait être sans influence sur le choix des équivalents dans la traduction).

Voyons maintenant si et comment l'exemple de contrepètererie a été restitué par Boy-Żeleński:

«Toćże to był największy kurwiarz i najsprośniejszy kordel... chciałem powiedzieć bordelier, jaki istniał pod słońcem (...)), (t. I, p. 342).

Nous sommes encline à constater une parfaite restitution des jeux connotatifs de la séquence en LD: la contrepètererie restituée se fond dans l'isotopie instaurée par les termes fortement marqués stylistiquement et axiologiquement: «kurwiarz» et «bordéliér». Seulement, pour obtenir le contrepet, le traducteur a employé le terme «kordelier» qui, peut-être, pour qui connaît bien le français, signifie «franciscain», mais vu qu'en polonais contemporain le terme ne fonctionne qu'au sens de: «membre du parti révolutionnaire français (fonctionnant dans les années 1790-1794) qui a pris son nom du nom de l'Ordre des franciscains dont l'église, à Paris, lui servait de lieu de rencontres» (Petit Robert, 1994), sur la connotation-allusion à la conduite des cordéliers se greffe, à titre complètement gratuit, une connotation nous renvoyant à l'époque de la Révolution, bien postérieure à Rabelais. Quant au paronyme de «kordelier» – «bordelier», l'on peut y voir ce que Guilbert (1975: 91)

considère comme emprunt connotatif, que le traducteur a effectué en vertu d'une association reposant sur la ressemblance du terme en question au terme «burdel». En effet, la paronomase in absentia suggère, même pour qui ne connaît la LD, au grand renfort de l'isotopie renforcée par «kurwiarz», qu'il s'agit de quelqu'un qui se plaît à fréquenter des maisons de prostitution.

3. Pour illustrer le troisième type de comique verbal procédant d'une modification d'unités phraséologiques, nous proposons un cas de désidiomatisation. La désidiomatisation consiste à ôter à une unité donnée son caractère idiomatique. Cela revient à dire que le sens propre normalement fonctionnant comme connoté est promu en dénoté, au détriment du sens figuré communément admis comme dénoté, qui est relégué, à son tour, au plan de la connotation. La désidiomatisation s'opère par l'emploi d'une locution donnée dans une phrase l'actualisant, c'est-à-dire restituant son sens primaire. Etant donné que les proverbes, les dictons ou d'autres locutions figées sont des lieux d'associations mentales où s'expriment l'arbitraire psycho-social et symbolique, mettant en oeuvre des assemblages de mots qui ne sont plus explicables et passent souvent pour bizarres, l'actualisation de leur sens littéral produit l'effet comique.

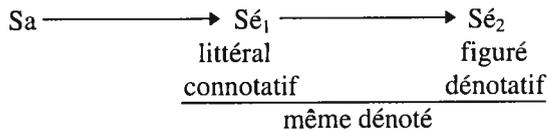
Une énumération copieuse de proverbes et de dictons ainsi désidiomatisés nous est fournie dans le chap. XI «De l'adolescence de Gargantua» où, à côté des propositions exprimant des activités quotidiennes du jeune géant:

«Ses dents aguysoit d'un sabot, ses mains lavoit de potaige, se pignoit d'un goubelet»

il y a des locutions et des expressions phraséologiques qui semblent continuer la kyrielle des bêtises enfantines de Gargantua, et, par cet ancrage syntaxique, elles reprennent leur sens littéral, leur sens figuré se profilant en filigrane:

«se asseoyt entre deux selles le cul a terre, [...], petoyt de gresse, se cachoyt en l'eau pour la pluye, retournoit a ses moutons, mettoy la charette devant les boeufz, se grattoyt ou ne luy demangeoyt point, tiroit les vers du nez, trop embrassoyt et peu estraignoyt, mangeoyt son pain blanc le premier».

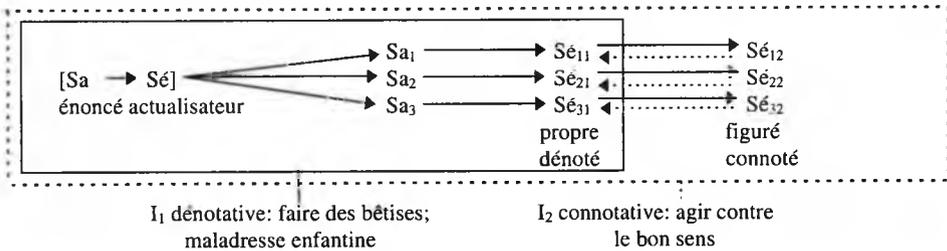
L'on peut céder à la tentation d'appliquer au fonctionnement d'une unité idiomatique le même schéma qu'à la métaphore (1979: 814):



Au moment de l'actualisation d'une telle unité dans une phrase qui sélectionne le Sé_1 , l'image littérale, promue en Sé dénotatif, se concrétise et provoque le rire, sans que le Sé figuré, devenu connotatif, disparaisse ou perde de sa force pour

autant. Autrement dit, la rupture d'une lexie de ce type en réactive le sens propre, sans qu'on puisse parler de l'apparition d'un sens additionnel, seulement le sémantisme s'en trouve interverti. En effet, le Sé littéral connotatif s'intègre à l'isotopie dénotative de l'énoncé, tandis que le Sé figuré instaure l'isotopie connotative que, dans le cas des métaphores et images figées, ne fait que renforcer l'isotopie dénotative. Celle-ci véhicule, dans le fragment en question, l'idée de Gargantua qui, jeune encore et inexpérimenté, agit à l'envers des règles du bon sens dictées par la sagesse populaire.

Le phénomène observé s'apparente à la syllepse (in absentia), définie par Fontanier comme consistant «à prendre un même mot tout à la fois dans deux sens différents: (...) l'un primitif ou censé tel, mais toujours du moins propre; et l'autre figuré ou censé tel, s'il ne l'est pas toujours en effet, ce qui a lieu par métonymie, par synecdoque ou par métaphore» (cité par Le Guern, 1973: 109). Cette définition est complétée par M. Le Guern du propos qui semble adhérer à notre cas: «la simultanéité de deux significations distinctes du même mot n'implique pas nécessairement l'opposition entre le sens propre et le sens figuré» (1973: 109). A titre d'illustration, nous proposons le schéma ci-dessous:



Du fait que faire des choses absurdes, commettre des bêtises étant une des façons de transgresser les règles de la sagesse, l'isotopie dénotative I₁ est incluse dans celle connotative I₂ ce qui explique la coexistence des Sé₁ et Sé₂, pour ainsi dire, sur pied d'égalité.

Le comique résultant d'une modification d'unités lexicales s'avère non moins délicat dans la traduction que celui qui exploite le matériel linguistique sans le changer de quelque façon que ce soit. Aussi dans ce cas-là la difficulté à traduire tient au fait que c'est le langage qui crée le comique par la structure de la phrase ou par le choix des mots, grâce à quoi l'effet plaisant est indépendant de la réalité exprimée. En effet, la langue recèle des réseaux associatifs in potentia que la parole met en scène, consciemment ou pas, en créant des effets de sens qui semblent se jouer de la réalité extra-linguistique.

Les analyses de quelques unités désidiomatisées ont démontré que le mécanisme régissant ce type d'effets comiques implique la présence d'un contexte actualisant le sens littéral d'une unité donnée sans aucune modification formelle. Ceci statue sur la relativement bonne traductibilité des expressions et des proverbes ainsi modifiés dans notre premier exemple: aussi dans la version polonaise à des

phrases exprimant des actions déraisonnables du jeune géant, relevant du comique purement situationnel (traduit par correspondance):

«ostrzył zęby na sabotach, ręce mył w polewce, czesał się kubkiem do picia (...)»

sont juxtaposés les proverbes, du coup désidiomatisés (superposant au comique situationnel celui verbal):

«siadał między dwa krzesła zadkiem na ziemi, (...) popuszczał od tłuściości, chował się przed deszczem pod rynnę, kuł żelazo, kiedy wystygło, mur przebijał głową, drapał się, gdzie go nie swędziało, budował domy na piasku, (...) wodę czerpał przetakiem, chwycił parę srok za ogon, szukał wiatru po świecie, darowanemu koniowi zaglądał w zęby, pierdział wyżej niż dziura w zadku...» (t. I, p. 36).

Certaines des expressions figurant dans le texte en LD sont traduites littéralement et l'absurdité en montre à quel degré l'image-source du sens métaphorique s'est estompée. C'est le cas des expressions: «pettoyt de gresse», «se asseoyt entre deux selles le cul à terre». Il y a des idiotismes omis ou plutôt remplacés par d'autres expressions polonaises n'y correspondant pourtant pas sémantiquement: «revenoit à ses moutons», «tiroit les vers du nez» ne trouvent pas leur place dans la version polonaise où nous lisons: «łowił ryby przed niewodem», «wodę czerpał przetakiem». Certaines des actions ridicules ne faisant l'objet d'aucune expression française se retrouvent, dans la traduction, sous une forme proverbiale (en vertu d'une association d'idées): «battre a froid» – «kuł żelazo kiedy wystygło» (la version polonaise présente l'inverse de ce que le proverbe préconise).

Il y a enfin des proverbes et des locutions désidiomatisés qui sont traduits par équivalence:

«se cachoyt en l'eau pour la pluye» → «chował się przed deszczem pod rynnę»,
 «mettoyt la charette devant les boeufs» → «mówił hop, zanim przeskoczył»,
 «se grattoit où ne luy demangeoyt point» → «drapał się, gdzie go nie swędziało»,
 «trop embrassoit et peu estreinoit» → «chwycił parę srok za ogon»,
 «songeoit creux» → «myślał o niebieskich migdałach».

Inutile d'analyser la traduction de cette séquence phrase par phrase. Ce qui en garantit la réussite, c'est la découverte du mécanisme comigène et des isotopies que celui-ci fait alterner sans qu'elles s'excluent mutuellement. De la sorte, nous pourrions présenter ici le même schéma qui illustre le fragment original. La restitution des jeux connotatifs (et, partant, de la connotation stylistique-populaire) est donc pleinement satisfaisante. En guise de conclusion, nous nous permettons d'observer que la relativement bonne traductibilité de notre exemple tient au fait que la rupture désidiomatisatrice perturbe le niveau de l'arbitraire institué, pour reprendre les termes de Pergnier, qui est celle du fonctionnement des idiotismes, sans intervenir au niveau de l'arbitraire linguistique des unités en question.

CONCLUSIONS

La boucle n'est pas bouclée. L'on pourrait continuer à l'infini cette liste d'exemples de comique verbal relevés dans l'oeuvre de Rabelais, où l'entière responsabilité d'effets plaisants est imputable aux connotations. Le peu d'illustrations que nous en donnons, limitée par le cadre du présent article que nous sommes, empêche de procéder à une généralisation quelconque, néanmoins, certains faits ont été, d'après nous, démontrés.

Premièrement, toutes les manifestations du comique au niveau de l'écriture, figurant dans le présent article, sont sous-tendues par des faits de connotation dont une richesse hors-pair, due à l'insondable potentiel de chaque langue, fait déborder le sens vers un au-delà du dire. Le comique verbal naît à l'endroit où la langue fait partie intégrante du message, n'étant plus seulement instrument de communication; là où les virtualités sémantiques de la langue sont sélectionnées au même titre que le sens passant pour actualisé dénotativement. Force est de constater que ces valeurs se manifestent au niveau connotatif, dont la force évocatrice s'accroît jusqu'au point de supplanter le niveau dénotatif sans l'éliminer pour autant.

Nous avons constaté que là où le comique résulte d'une manipulation adroite du matériel linguistique déjà existant, le mécanisme comigène peut se fonder sur une identité (le comique né d'une polysémie ou d'une homonymie) sémantiques qui n'ont plus ou n'ont jamais eu lieu. Le principe en consiste à créer une ambiguïté sémantique favorisée par un contexte non-monosémémisateur assumant la fonction de masque. Ce «qui pro quo» langagier doit ses multiples manifestations, nous l'avons vu, justement à la connotation (surtout associative et référentielle) étant une sorte de mémoire d'usages antérieurs, dont la réactivation stimule l'apparition simultanée de quelques sémèmes d'un mot ou d'une séquence donnés, favorisant toute sorte d'équivoque. Il est lieu de signaler ici le rôle de l'isotopie qui apparaît comme une condition indispensable dans la création verbale ludique: c'est elle qui ménage l'espace vertical de la polyvalence sémantique, assurant ainsi une démultiplication de plans de lecture. Le type de comique en question est le plus difficile à traduire étant donné que, rappelons-le: «les connotations sémantiques (...) sont indissolublement liées aux valeurs dénotatives lors de la structuration ontogénétique du code linguistique» (C. Kerbrat-Orecchioni, 1979: 827), (par quoi les faits de polysémie et d'homonymie sont spécifiques d'une langue donnée). La traduction en peut s'opérer soit par omission ou par une traduction littérale (ce procédé concerne les séquences de peu d'importance en comparaison à la signification globale de l'oeuvre (nous pouvons comparer ces séquences comiques à ce que M. Le Guern appelle (1973: 21) «connotations libres», dont l'incompréhension ne porte pas préjudice à la lisibilité du message); soit par équivalence connotative (et esthétique) – c'est le cas des séquences porteuses d'informations idéologiques dont l'amputation appauvrirait l'oeuvre et serait préjudiciable à la compréhension de celle-ci dans sa dimension esthétique et culturelle. (Revenant à la terminologie de M. Le Guern, l'on pourrait les comparer à

ses «connotations obligées» ou, en termes de Ladmiral, aux «connotations sémiotiques»). La restitution de ces dernières est fondamentale car elle garantit l'équivalence fonctionnelle de l'oeuvre en LA.

S'agissant de la seconde catégorie d'effets plaisants soumis à notre analyse, nous avons observé que les modifications de l'ordre des contrepets ou des unités phraséologiques «perturbées» s'apparentent à la première catégorie et c'est précisément à cela qu'est imputable le fait que celles-ci s'avèrent véritablement intraitables dans la traduction. Si la traduction des exemples appartenant à la première catégorie du comique verbal implique une intervention de LA dans le double arbitraire de LD (ce qui statue sur la difficulté à traduire), le transfert des exemples de la seconde catégorie suit l'intervention de l'auteur même dans ledit arbitraire (ce qui augmente l'espace d'invention du traducteur et des moyens auxquels il peut prendre recours).

Au terme de nos recherches, dont quelques échantillons et résultats nous avons présenté dans notre article, nous nous croyons fondée à attribuer aux connotations le mérite de générer le comique verbal tout en rappelant que celui-ci n'est qu'une de multiples manifestations du phénomène linguistique en question. Il paraît indubitable, à la lumière des analyses effectuées (bien que si peu nombreuses) que les connotations subvertissent en quelque sorte le fonctionnement dénotatif du discours en jouant sur le décalage qui existe entre le signifié, le signifiant et le référent. Relevant à la fois de la langue et de la parole, «récupérant à son profit ce que néglige la dénotation, sémantisant la totalité du matériel verbal, la connotation (...) fait déborder le sens de tous côtés» (C. Kerbrat-Orecchioni, 1979: 881) par l'instauration des isotopies connotatives ambiguïsan le sens dénotatif. Porteuses de riches informations, permettant de dire sans le faire explicitement et, enfin, incitant à rire, elles ont offert à Rabelais de quoi régaler le lecteur, de quoi «créer un exutoir pour la «seconde nature de l'homme», c'est-à-dire la bouffonnerie et le rire» (M. Bakhtine, 1970: 84), tout en passant en contrebande des mots de critique et d'avertissement pleins de gravité. Et les mêmes connotations, grâce aux isotopies qu'elles tissent, ont permis à Boy-Żeleński de sauvegarder toutes ces valeurs dans son exemplaire traduction de l'immortel comique de «Gargantua et Pantagruel».

BIBLIOGRAPHIE

- Arrivé M. (1976), *Lire Jarry*. Bruxelles: Dialectiques.
 Buttler D. (1974), *Polski dowcip językowy*. Warszawa: PWN.
 Greimas A- J. (1972), *Essais de sémiotique poétique*. Paris: Larousse.
 Guilbert L. (1975), *La créativité lexicale*. Paris: Larousse.
 Kerbrat-Orecchioni C. (1979), *De la sémantique lexicale à la sémantique de l'énonciation*. Lille: Presses Universitaire de Lille.
 Le Guern M. (1973), *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris: Larousse.
 Lewicka H. (1954), *Komizm słowotwórczy u Rabelais'go i w przedrenesansowej literaturze*, Kwartalnik Neofilologiczny z. 4, 21-47.

- Pisarska A., Tomaszewicz T. (1996), *Współczesne teorie przekładoznawcze*. Poznań: Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Rabelais F. (1956), *Oeuvres complètes*. Paris: Garnier.
- Rabelais F. (1973), *Gargantua i Pantagruel* (trad. par Boy-Żeleński). Warszawa: PIW.
- Wojtasiewicz O. (1957), *Wstęp do teorii tłumaczenia*. Warszawa: Ossolineum.